



Quotidien National  
T.M. : 436 401

☎ : 01 57 08 50 00  
L.M. : 1 373 000

LE FIGARO

JEUDI 25 SEPTEMBRE 2008

## Maudit et Maudit sont dans un bateau



La chronique de  
**Stéphane Denis**

**J**e ne voudrais pas froisser M. Michel Houellebecq qui, à la veille de publier un livre, se présente comme « *un individu assez méprisable* », mais je crains qu'il n'ait beaucoup de mal à ressusciter le mythe de l'artiste maudit.

« *Ennemi public* », ainsi se définit-il au terme d'entretiens avec Bernard-Henri Lévy ; hélas ! Ça ne va pas aller tout seul et, bien au contraire, l'ouvrage est déjà accueilli avec la ferveur religieuse qui s'attache, dans les bonnes maisons, aux productions les plus académiques. C'est qu'il est devenu très difficile, pour ne pas dire impossible de déclencher le scandale dans l'art ou la littérature, et que pour le reste l'auteur ne peut avancer, dans sa biographie, quoi que ce soit qui l'apparente aux grands damnés d'autrefois. Restent ses livres, qui non seulement ont été bien reçus par la critique la plus bourgeoise, mais dont l'un, le dernier je crois, a remporté un prestigieux prix littéraire. Plus que jamais la figure de l'écrivain (bon ou mauvais, ce n'est pas le moment d'en discuter ici) n'est plus de celles dont la société fait un emblème du mal et des tourments qui la guettent.

À bien y réfléchir, le dernier maudit, l'ennemi public dans la littérature fut Céline après la guerre. Il y réussit pour plusieurs raisons : d'abord il y mit du sien, qui était considérable. Il commença très tôt. Ensuite il bénéficia de circonstances exceptionnelles : les Allemands, l'Occupation, la fuite au Danemark, etc. Enfin il fut sorti du placard, où farouché il jetait ses anathèmes à l'univers, par de jeunes admirateurs qui cherchaient des motifs d'en découdre ; la presse, à cette époque, suffisait à lancer un mouvement, une opinion. Ils avaient bien choisi. Céline était assis sur la nouveauté qu'avait été *Le Voyage* en 1933. Qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, ce roman si vite daté et finalement difficile à lire aujourd'hui permit à Céline de s'enfermer, l'orage s'éloignant, dans son personnage et à ses détracteurs de s'exprimer en retour. Mais depuis ? On ne voit pas, à l'exception de Picasso, d'artiste qui se soit mis dans une situation si profitable.

Picasso avait eu le temps de cultiver les invectives de la réaction, pour finir par faire de la bourgeoisie son meilleur public et naturellement le marché considérable qui, en prime, lui ouvrirait les musées. Il garda ensuite, toute sa vie et si bourgeoisement qu'il eût vécu, quelque chose de scandaleux qui tenait à sa personnalité. C'était comme s'il était né dedans et bien qu'il fût milliardaire lui-même, il conserva un air subversif jusque

dans la prospérité. Comme Céline, cela tenait à lui autant qu'à son art.

Qu'il est difficile d'être ennemi public ! Jeff Koons, qui a rempli le château de Louis XIV d'objets divers, homard en plastique ou aspirateurs Hoover, nous a surtout donné l'impression d'être un gros malin qui non seulement sait de quel côté tenir sa tartine mais s'est fait les relations nécessaires pour se faire ouvrir Versailles, un peu comme Bernie Ecclestone, le patron de la Formule 1, voulait que s'y déroule le Grand Prix de France. Artiste non conformiste, artiste sublime au point de choquer, provocateur révolutionnaire et symbole d'une nouvelle époque ? Artiste officiel plutôt, comme il y a eu un art officiel sous la III<sup>e</sup> République, ou des poètes officiels dans celles qui suivirent, de Prévert à René Char.

**Q**u'il est malaisé d'être méprisable ! M<sup>me</sup> Catherine Millet dont la vie sexuelle, qui n'était pas folichonne, a fait un gros succès, est allée écouter le pape au Collège des Bernardins. Loin d'être inattendue et de faire causer, cette présence confite, angoissée et dévote, a été très appréciée. Il a été question de nouvelles formes d'interrogations essentielles et de métaphysique en plein.

Aussi je crois que Michel Houellebecq devra se contenter de jouir d'une réputation excellente dans les milieux littéraires les plus

conservateurs pour espérer trouver, plus largement dans les classes moyennes, de nouveaux lecteurs pour acheter son livre. Cette perspective qui est manifestement la sienne et celle de son éditeur, suffira-t-elle à leur bonheur ? Celui de l'éditeur sûrement, si elle se transformait en bonne affaire. Celui de l'auteur, j'en doute : à force de crier au loup, on finit par y croire et on le supplie d'arriver. Se donner tant de mal pour être infréquentable, immonde, diabolique et finir en « *romancier dépressif* », comme je l'ai lu dimanche sous la plume d'une admiratrice, découragerait jusqu'au plus méritant.

Pour tout dire, je me demande si Bernard-Henri Lévy ne s'en sortira pas mieux. Il a pris son parti d'avoir des détracteurs et les utilise au point qu'on finit par soupçonner, à son égard, comme une sorte de refus systématique. C'est assez astucieux. Quelqu'un dont on conteste les œuvres, ou dont on récuse toutes les formes d'expression qu'il a tentées (roman, essai, théâtre, cinéma, journalisme), peut davantage nourrir une question légitime – mais, à la fin, qu'ont-ils donc contre lui ? – qu'un auteur comblé de louanges qui joue les misérables. Et ce n'est pas le moins amusant de l'histoire : qui fera son beurre sur le dos de l'autre, étant donné que les maudits, les exclus, les réprouvés sont d'abord, aux yeux du public, toujours et avant tout des solitaires ?

161